

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE ROI DES VOLEURS

DEUXIÈME PARTIE — LE MARIAGE DE CHANT-D'OISEAU

XV

APRÈS LA BATAILLE.

—Je suis allée au Grand-Ohâtelet, dit-elle. Je n'ai pu voir qu'Imbert. M. d'Argenson était absent. J'ai tout raconté à son secrétaire, et, d'après son conseil, j'ai laissé une lettre pour le lieutenant général, où après avoir exposé les raisons de ma visite dans l'antre de la police, terminai en promettant d'aller demain chercher une réponse, si ma pauvre Fanchette ne m'était déjà rendue.

Le docteur fut atterré de ces nouvelles. Le malheur de cette aimable Chant-d'Oiseau lui causait un chagrin véritable.

—Il est bien difficile, dit-il, d'arracher leur proie à ces tigres. Cartouche seul le pourrait peut être ; mais j'ignore ce qu'il est devenu. Enfin nous nous concerterons pour tenter de délivrer Fanchette.

Au sortir de son entretien avec mademoiselle de Fulda, Ratiboule se rendit chez maître Aulus à qui il remit la précieuse note du dentiste. Grâce à ce document on pouvait estimer le procès comme gagné ; la constatation judiciaire du décès du comte de Fulda n'était plus douteuse. — Nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

Ce devoir rempli, le docteur rentra au Palais-Royal où il avait laissé Jeannette. Bien que celle-ci ne connût pas Chant-d'Oiseau, elle ne fut pas insensible à son malheur, mais aucune

pensée ne pouvait faire diversion à l'inquiétude que lui causait le sort de Cartouche.

—S'il était pris, lui dit Ratiboule, on en crierait déjà la nouvelle dans les rues, et comme il a monté la rue des Vosges, il doit à cette heure être au " Pistolet."

—Et Balagny ? fit Jeannette.

—Je n'en fais rien ; mais s'il n'est pas libre, il se sera fait tuer. Je ne crois pas qu'on s'en empare vivant. C'est de lui surtout que dépend le sort de Fanchette. Il est incapable de l'abandonner.

—Allons donc au " Pistolet " avant la nuit, conclut Jeanneton.

Ils prirent une voiture et nous savons que leur espoir ne devait pas être trompé. Mais il ne purent parler qu'à Balagny ; le daron était dans un état pitoyable.

—Certainement, dit Balagny, je délivrerai Chant-d'Oiseau, et dès demain je saurai où elle est et ce qu'ils veulent en faire.

—Ce n'est pas difficile à deviner, reprit Ratiboule, ils vont l'expédier en Amérique, quand sa mère elle-même viendrait la réclamer, quand elle serait, la fille la plus vertueuse du monde... Au contraire, les pleurs de sa mère,

les cris de ses proches, ne feraient que favoriser les vues de la police qui veut exaspérer le peuple contre la Banque Royale, et faire pendre Law, en lui faisant endosser ces infamies.

" Dernièrement au cœur de Paris, rue Saint-Honoré, un de ces argousins galonnés rencontre une jeune fille, une ouvrière, chétive et pauvrement vêtue, qui d'un air craintif, rasait les mai-



La table est chargée de jambons et de viande froides.

sons ; il lui prend fantaisie de s'en emparer. Il l'aborde, se plante en face d'elle, lui débite un tas de galanteries de corps-de-garde sur sa beauté et les succès qu'elle obtiendra chez les colons du Mississippi. La pauvrete se roule avec effroi, sans cri toutefois, sans révolte :

— Oh ! monsieur, dit elle, vous vous méprenez, laissez-moi, ma mère m'attend, je vous en supplie.

“ Quelques passants s'arrêtent pour se rendre compte de cette scène. Alors le bandouiller brusque le dénouement. De sa main de fer il empoigne le maigre bras de l'enfant et l'entraîne éplorée. A ceux qui s'étonnent et murmurent, il répond : — C'est une fille...

“ Et elle aura été rejointe un de ces troupeaux humains que tous les jours on embarque à la Rochelle ou au Havre.

— Voilà comment les choses se passent. Tout le parti des “ baissiers,” Dubois, d'Argenson, Noailles, tout le parti anglais, favorise ces enlèvements. Tu sais ce dont est capable le parti de la baisse.

— Oui, fit Balagny, et à ce propos il me vient une idée.

— Laquelle ?

— C'est de m'adresser à notre ancien camarade, Roger d'Espignac.

— Hum ! fit le docteur. Un triste sire. On le fuit comme la peste.

— C'est un baissier influent. Il doit être bien avec d'Argenson.

— Trop pour nous peut-être ?...

— Je ne le crois pas mouche. C'est Chant-d'Oiseau qui nous a fait faire sa connaissance. Il courtoisait autrefois une chanteuse italienne chez qui la petite était placée. Elle ne l'aimait pas, l'édée que cet homme avait tué son père lui faisait quelque chose. C'est une fille très délicate. Mais lui, tournait autour d'elle... je m'en suis aperçu. Oui, je ferais peut-être bien de mettre en jeu son influence, car la délivrer, par un coup de main, s'est difficile en ce moment où la clique est en désarroi.

On se souvient que la création du corps des bandouillers était toute récente et que depuis l'assassinat commis près des Chartreux, Saint-Laurent et d'Espignac ne s'étaient pas revus.

L'idée d'employer ce dernier paraissait donc assez naturelle ; quand ce n'aurait été que pour obtenir certains renseignements. Pour organiser un coup de main, par exemple, il fallait savoir où Fanchette était détenue et quand partirait son convoi pour le port d'embarquement.

Balagny n'eût guère pu se douter de l'endroit où était la malheureuse fille. — Nous allons le dire.

XVI

CE QU'ÉTAIT DEVENUE FANCHETTE

Fanchette avait d'abord été entraînée dans un poste voisin. Ce local se composait de trois pièces. D'abord d'un vestibule en galerie, dont les fenêtres étaient formées par une grille d'épais barreaux. Là, à un râtelier se voyaient les mousquetons des gardes ; ensuite d'une salle où les soldats mangeaient, s'habillaient, et s'étendaient sur des lits de camp. Ces couchers, un grand poêle, des tables et quelques sièges grossiers étaient tout le mobilier du poste. La troisième pièce était une geôle. On y jetait les ivrognes relevés mort-ivre, les vagabonds, les malfaiteurs que l'on n'avait pas le temps de conduire de suite dans une grande prison.

Tout ce que l'on prit dans la rue ou à l'hôtel de “ l'Épéc-

Royale ” fut jeté pêle-mêle dans la grande salle, à l'exception toutefois des individus dangereux, tels que d'Entragues ; ces derniers étaient enfermés dans la geôle. En moins d'un quart d'heure Fanchette se trouva dans la salle en compagnie d'une douzaine de femmes ou de jeunes filles, parmi lesquelles une bouquetière, une jeune servante, une petite mendicante, des ouvrières, et deux ou trois drôlesse dénichées de l'hôtel. A ce petit troupeau féminin on avait ajouté quelques garçons misérables, de ces errants du pavé, sans profession et sans ressources, qui vivent on ne sait comment.

Un bandouiller, en comptant ces prisonniers, disait avec satisfaction à un archer :

— En voilà pour cent soixante et dix livres !

La raffe des femmes faisait la joie des hommes du poste, Fanchette était étendue sans connaissance sur un lit de camp, sur le bord duquel s'était assise la bouquetière, une fille assez jolie, même quand elle pleurait en regardant son éventaire vide. Plusieurs autres se désolaient également ; la servante qui se cachait dans son tablier, et les ouvrières qui avaient des larmes de colère. La petite mendicante, placée près de la bouquetière, restait indifférente. Les gueuses riaient et plaisantaient avec les soldats.

Un des jeunes vagabonds qui allait et venait, comme un loup en oage, s'arrêta près de la bouquetière à regarder la pâle et inanimée Fanchette. La marchande se retira effrayée.

Ce garçon déguenillé, tête nue, les cheveux en brosse, le cuir tanné par le soleil et la pluie, maigre comme la faim, arrêtait, sur la jeune fille endormie, un regard plein de convoitise. C'était ce qu'en argot on appelait un “ polisson,” un individu dont tout l'artifice consiste à se promener dans un costume si succint, sous des guenilles si transparentes que sa nudité révolte et apitoie les passants. Cet être immonde songeait peut-être au choix d'une compagne.

Tout à coup un nouveau personnage, mis avec élégance et l'épée au côté, traversa rapidement la salle, d'un air d'autorité, et fut tout droit où se trouvait Fanchette. Du bout du pied il frappa la jambe nue du polisson qui s'empressa de s'éloigner, contempla un instant la jeune fille, puis dit à la bouquetière :

— Elle n'est pas malade, elle est en syncope ; il faut la rappeler à elle. Tu en prendras soin, toi. Le veux-tu ?

— Oui, monsieur.

— Voilà pour toi.

Il lui remit quelques pièces blanches et ajouta :

— Tout à l'heure un soldat va t'apporter de l'eau fraîche des sels, des pastilles que tu lui feras prendre ; n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

Là-dessus le personnage, qui n'était autre que Roger d'Espignac, s'éloigna.

Une minute après un soldat vint en effet muni de tout ce qu'il avait annoncé. La bouquetière jeta donc un peu d'eau au visage de Fanchette et lui fit respirer des sels. Celle-ci reprit ses sens et, promenant son regard vague et étonné autour d'elle, sourit à la bouquetière, puis rencontra le polisson debout au pied du lit... et elle ferma à demi les yeux, avec une expression douloureuse. Peu s'en fallut qu'elle ne s'évanouît de nouveau à cette horrible apparition. Mais bientôt elle se rappela ce qui lui était arrivé et comprit.

Croyant lui être agréable, la bouquetière lui dit qu'une personne de qualité s'intéressait à elle et lui raconta la visite de d'Espignac. Au portrait qu'elle lui fit, Fanchette le reconnut et demeura épouvantée.

—Ah ! ciel !... Vous ne savez pas, dit-elle à sa compagne, que cet homme est le monstre qui m'a fait arrêter ?

—Ce monsieur est un monstre ? fit la bouquetière avec un sourire et un petit air suffisant. Ah ! permettez, il avait trop bonne façon et nous ne parlons pas de la même personne.

—Grand Dieu ! soupirait l'affligée, que veut-il faire de moi ?

—Pour sûr, repartait la marchande, il n'a pas l'air de vouloir vous envoyer aux colonies.

L'entretien fut interrompu par les clameurs d'une multitude amassée devant le corps de garde ; puis un soldat apparut presque aussitôt qui cria :

—Allons, tout le monde en voiture. En voiture !

Prisonniers et prisonnières se dirigèrent vers la sortie. La rue était noire de curieux et un grand cri s'éleva à leur apparition. Devant le poste stationnait une tapissière, attelée de deux bons chevaux et autour de la voiture caracolaient des bandouillers.

On parqua ceux qu'on appelait déjà les colons dans un coin du dépôt et on les sépara du reste à l'aide d'une barriade de chaises, de tonneaux et de planches.

Cette distinction parut sans doute aristocratique à la masse grouillante et bariolée de ribaudes qui se mit à invectiver les nouvelles venues et à leur lancer en boulettes toutes espèces d'ordures. Sans les gardiens il y eût eu bataille. La nuit menaçait d'être affreuse. Fanchette s'effraya de cette cohue. Les cavernes du nord de Paris n'avaient rien de pire en ce genre.

Ceci se passait un mercredi soir, et le vendredi seulement le lieutenant de police devait faire évacuer le dépôt, passer en revue, interroger sommairement les détenues, les classer selon leur degré apparent d'immoralité, et les faire transférer dans les divers établissements de détention et de correction.

On possède encore un tableau, qui, croyons vous, est précisément de la Régence, où l'on voit dans une grande salle du Châtelet le lieutenant général de police procédant à cette opération.

Le travail du magistrat était facilité par les rapports des commissaires de police qui avaient déjà pris les noms, prénoms, âges et "qualités" des délinquants. Il paraît aussi que le lieutenant de police découvrait parfois dans ce tas de fumier des perles, d'une pureté relative, qu'il faisait mettre à part.

Les femmes destinées aux colonies n'avaient pas à comparaître devant le lieutenant de police ; leur sort était fixé, absolument comme celui des malheureux que les racleurs du Pont-Neuf et du quai de la Ferraille enlevaient pour l'armée. Mais combien de temps devait-on les laisser dans ce cloaque du dépôt ? On l'ignorait.

Au bout de quelques heures, jugeant que sa victime était suffisamment pénétrée de l'horreur du lieu, Roger d'Espignac l'envoya prendre par deux bandouillers et la fit mettre dans une petite chambre de la pistole, où elle eut un coucher propre, du pain et de l'eau claire.

Le lendemain, de grand matin, il vint la voir. Il comptait la trouver très abattue. Elle sommeillait tout habillée ; sa blonde tête posée de profil sur l'oreiller de grosse toile bise. La fièvre gonflait et empourprait son visage ; ses yeux s'ouvrirent pleins d'un éclat brillant.

—Eh bien ! Fanchette, dit d'Espignac, comment vas-tu ce matin ? Te voici dans de beaux draps. Mais aussi pourquoi courir les rues au service des brigands ?...

La jeune fille garda le silence. L'autre poursuivit :

—Tu sais ce qui t'attend ?... Une existence pire que celle du baigneur. Par le lieu d'où tu sors tu peux l'imaginer. Mais j'espère que la leçon a été assez complète.

A ces paroles qui devaient lui faire entrevoir une planche de salut, Fanchette ne répondit point.

—Mauvaise tête, fit d'Espignac, réponds donc ; dis au moins que tu te repens. Jo me suis dérangé pour entendre ce mot de ta bouche : ne me laisse pas partir sans l'avoir entendu... Prends garde. Tu n'as pas affaire ici à un homme de ta classe et de ton espèce.

—Oh ! non... ne put retenir Fanchette.

—Le marquis d'Espignac n'est ni un Saint-Laurent ni un Ratiboulet.

—Oh ! non ! répéta-t-elle en restant sur l'équivoque.

—Que signifie ?... Que veux-tu dire ?

—Pour faire arrêter des femmes, des jeunes filles innocentes, comme vous le faites, pour faire un tel métier, il faut avoir tué père et mère, monsieur le marquis.

Cette sanglante ironie mordit d'Espignac au cœur.

—Ah ! vipère, fit-il, tu n'as pas encore oroché tout ton venin. J'ai eu tort de te faire transférer à la pistole, et la reconnaissance ne s'est pas fait attendre.

—Sans vous serais-je ici ? reprit Fanchette en se redressant sur son coussin. N'est-ce pas vous qui commandez à ces bandits en uniforme rouge qui m'ont enlevée ? N'iez-le !... Je vous ai vu leur faire signe. Et vous attendez de moi des compliments sans doute et de la reconnaissance.

—Je dispose de ton sort et tu me braves ! Insensée ! Comment une espèce de ta façon ose-t-elle insulter un homme de mon rang ? Ah ! si j'étais ce que tu dis dans ton délire, je t'aurais déjà écrasée sous mon pied.

S'approchant du lit d'un air menaçant :

—Je le puis !...

Fanchette, effrayée, se jeta de côté. Il reprit :

—Tu m'as insulté ; j'ai voulu t'infliger une punition méritée. Tu te révoltes ; subis ta destinée.

Sur ces mots, d'Espignac se dirigea vers la porte. Fanchette épouvantée se ravisa.

—Eh bien, si ma punition est finie, dit-elle, relâchez-moi.

Il se retourna soudain et fixa sur elle ses yeux sombres.

—Tu te repens ?

—Oui.

—Bien. Quel gage me donneras-tu de ton repentir ? demanda-t-il.

Fanchette fut très étonnée.

—Dame ! Je ne sais pas, dit-elle.

—Si je te laisse ici, tu seras accouplée au dernier des goujats et jetée ensuite sans ressources sur une terre sauvage pour l'engraisser de tes os. Si je t'emmena, ce sera comme une esclave achetée dans un bazar turc, pour faire de toi à mon bon plaisir. Choisis.

De pourpre qu'elle était, la pauvre fille était devenue pâle ; mais rassemblant toute son énergie :

—Je choisis le goujat, dit-elle.

D'Espignac tressaillit de rage, mais ne répliqua point et s'en alla. Quand elle le crut loin, l'infortunée se mit à pleurer et à se désoler amèrement, en disant : "Mou Dieu ! qu'ai-je donc fait de mal pour souffrir ainsi ?... Ah ! le lâche !... Et que vont-ils faire de moi ?..."

XVII

LE MARIAGE DE CHANT D'OISEAU

On la laissa dans sa chambre jusqu'au samedi matin. Le guichetier l'avait prise en pitié.

— Quel dommage ! une si belle fille ! lui disait-il.

Elle l'avait prié de vendre une bague. En lui rapportant le prix de ce bijou, il avait fixé sur elle un regard significatif et lui avait dit :

— Si vous en vouliez davantage ?...

Mais ces hontes, ces affronts n'étaient rien auprès de ce qui l'attendait. Vers neuf heures du matin, on lui apporta à déjeuner du pain blanc, du fromage et du vin. Sans qu'elle le demandât, on lui prêta un démaillot, des épingles et un miroir pour qu'elle pût se coiffer. Elle en fut tout heureuse.

Vers dix heures le guichetier ouvrit la porte et lui dit :

— Vous êtes prête ?

— Pourquoi donc ?

— Mais vous partez. Allons, venez vite.

— Ah ! fit-elle joyeuse.

Et elle s'élança vers la porte.

— Fichtre ! fit le guichetier ébloui de la voir fraîche et pimpante. Quel dommage ! une si belle fille !...

A la porte ouverte sur la cour elle passa près d'un bandouiller :

— Eh ! la belle, où courez-vous donc ?

— Mais je m'en vais, je pars.

— On ne part pas les uns sans les autres, dit le soudard en la rejoignant. Tenez, par ici, voici votre voiture.

Et il lui indiqua une des trois grandes tapissières qui étaient tiouaies dans la cour. Chaque véhicule garni de deux banquettes, sur les côtés, devait contenir vingt personnes et était attelé de deux gros chevaux. Le convoi était donc de soixante transportés des deux sexes. A la douzaine extraite du poste Saint-Antoine, on avait ajouté d'autres " colons " ramassés dans différents quartiers et, à ces derniers enfin, M. d'Argenson avait joint encore quelques unes de ces perles dont nous avons parlé.

Tous les voyageurs et voyageuses avaient déjeuné comme Fanchette, et l'administration avait poussé la munificence jusqu'à faire une distribution de chemises, de bas et de nippes à ceux ou celles qui manquaient du nécessaire. Le polisson avait ainsi reçu une veste, des bas et des souliers ! Il se trouvait rupin. Enfin il avait été fait aux femmes une distribution de rubans dont elles s'étaient emparées la plupart avec empressement.

A la vue de ces voitures, à l'invitation d'y monter, Fanchette s'arrêta stupéfaite. Un bandouiller la prit par le bras et la tira vers le convoi :

— Allons, mon cœur, on n'se fait pas prier pour aller à la noce.

Elle voulut résister, il lui cria :

— Je vais te f... le fouet, si tu ne marches.

Il l'aurait fait ; elle le suivit toute consternée.

Quand elle aborda, toute la voiture applaudit : c'était la plus jolie. Puis la grande porte du Châtelet s'ouvrit à deux battants, les chevaux secouèrent leurs colliers de grelots, deux trompettes sonnèrent et le convoi roula sous l'escorte d'une compagnie de bandouillers à cheval. C'était aussi beau que joyeux.

Les rideaux destinés à fermer les voitures avaient été écartés afin que le public pût voir les voyageurs. Des bravos, des cris, des rires accueillirent l'apparition de ces derniers, et bientôt la foule devint si compacte que les tapissières n'avancèrent plus

qu'au tour de la roue. Par une attention délicate, tous ceux du quartier Saint-Antoine se trouvèrent réunis sur les mêmes banquettes ; les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

Fanchette se retrouva à côté de la bouquetière en face du polisson. Le drôle la dévorait des yeux.

Le convoi s'arrêta enfin rue Saint-Martin, devant le portail de l'église Saint-Martin des Champs. On fit d'abord descendre les femmes en leur conservant l'ordre dans lequel elles se trouvaient placées, puis on les mit dans le chœur à droite sur un seul rang.

La bouquetière et la servante se reprirent à sangloter. Les rigoleuses de " l'Épée-Royale " s'écrièrent :

— V'la nos futurs qu'on amène.

Chant d'Oiseau, qui n'avait pas encore deviné le but de la cérémonie, commença à l'entrevoir.

Nous n'inventons pas cette comédie, cependant l'in vraisemblable n'est pas de notre fait, et, pour qu'on ne nous le reproche pas, nous citerons quelques lignes d'histoire de France :

" Les galants cavaliers de la maréchaussée (ou les bandouillers) enlevaient poliment les demoiselles de " moyenne vertu " qui devaient peupler l'Amérique. Des vagabonds, en nombre égal, ramassés dans les rues ou tirés de Bicêtre, devaient partir en même temps. Tout cela exécuté avec une violence, une précipitation légère, des facéties cruelles... Le Régent voulut que ces demoiselles, ces pauvres diables s'amussent avant de quitter Paris.

" Elles furent mariées sommairement. A Saint-Martin des Champs, on mit les malheureuses en face de la bande des hommes. Parmi ces inconnus, mendiants ou voleurs, elles durent choisir en deux minutes sous l'œil paternel de la police, se marier en deux temps, comme on fait l'exercice (Michelet. " Hist. de France, " t. XVII, p. 226. Marpon, édit.)

Cette farce stupide unit la bouquetière à un souteneur, la petite servante à un mendiant, et Fanchette à un polisson, une fille publique à un ouvrier, la petite mendicante à un porte-faix, et ainsi de suite...

Puis, après le mariage, les nouveaux époux sont invités à prendre part à un collation.

La table est chargée de jambons et de viandes froides. Des cruches de grès pansues pleines d'excellent vin sont placées à de courts intervalles les unes des autres. Pas de bouteilles, pas de verres, mais des gobelets d'étain.

A l'aspect de cette table, un enthousiasme plus facile à concevoir qu'à décrire s'est emparé de presque tous les convives. Combien d'entre eux se seraient mariés rien que pour prendre part à un parti festin !... Quo dis-je... Pour manger et boire une fois seulement, tout leur soul, beaucoup de ces pauvres diables seraient allés en Amérique. Il est des malheureux qui, dans toute leur vie, n'ont jamais été rassasiés... Je laisse à penser l'activité qu'ils déploieraient.

Leurs hôtes les aidaient à attaquer les jambons et les rôtis, et venaient au secours de leur inexpérience, puis, pour les encourager à boire, leur montraient dans la cour une pièce mise en perce.

Faut-il le dire ? la joie n'était pas unanime. Mais les épouses désolées restaient sans consolateurs ; les hommes étaient étrangers à la galanterie et montraient plus d'appétit qu'd'amour. La bouquetière disait bas à Fanchette :

— Je garderai mon couteau.

Et sa voisine lui chuchotait :

— Tout à l'heure, ils seront soulés, il faudra fuir et nous cacher quelque part.

La petite mondiane se cherchait partout des poches, désolée de ne pouvoir emporter tout ce qu'elle ne pouvait manger.

Ce que Fanchette prévoyait ne tarda point à s'annoncer par le ralentissement des fourchettes et l'échange bruyant des propos les plus gais. Les gardes riaient à se tordre le ventre, et parfois détournaient les yeux pour échapper aux provocations de quelques nouvelles épouses incapables de prendre le rôle au sérieux.

Les griser, c'était amusant, mais il ne fallait pas les coucher sous la table. On commença donc à leur refuser du vin, et on les invita à faire un tour. Ce fut le signal d'un second spectacle plus curieux encore que le premier.

En se levant, plus d'un convive fut pris d'étourdissement, et si tous cherchèrent leurs femmes, ce ne fut pas avec un égal bonheur. Quelques-uns se trompèrent de bonne foi ou à dessein. Ici la galanterie s'épanouit en attendrissement et là éclatait en querelle. On se bourrait et s'embrassait, et l'argot des mauvais lieux se mêlait aux jurons et aux rires. Des femmes se prenaient par la main en chantant une ronde... D'autres fuyaient en ligne droite poursuivies par des maris qui marchaient en zigzag. Le polisson avait trop bu et Fanchette se dérobait à son ignoble étreinte.

Fanchette s'était cachée avec la bouquetière. Il fallut plus d'une demi-heure pour les retrouver, et l'on n'y fût point parvenu sans le chien du portier. Des bandouillers étaient furieux, mais le plus grand nombre les empêchèrent de les maltraiter.

Quand les soixante recrues furent de nouveau réunies, on but le coup de l'étrier et on remonta en voiture.

La fête n'était pas finie !... Après les avoir souillés et lâchés dans la vaste cour de l'hôtel, on allait les promener dans Paris. Ivres, exaltés ou abrutis, les hommes avaient pour vis-à-vis des femmes désespérées ou ivres et débraillées. Le carnaval n'avait jamais offert spectacle pareil aux Parisiens. Les tapissières, escortées par les recruteurs à cheval, au bruit des fanfares descendirent la rue Saint-Martin et se dirigèrent vers le Pont-Neuf, le grand foyer populaire de cette époque.

"Les pauvres immolées, dit l'historien oitô plus haut, avec leurs rubans jaunes pour couronne de mariage, furent promenées, montrées, pour qu'on vît combien les partants étaient gais. Barbare exhibition. Elles riaient, pleuraient, parmi les quolibets chantaient pouille au passant, la mort au cœur, sentant ce qui les attendait."

XVIII

LA PROMENADE INTERROMPUE

C'était au commencement de septembre, il faisait un temps splendide ; on ne pouvait dire que ces enlèvements pour l'Amérique étaient clandestins, ou qu'ils étaient coupables. Dieu merci ! on ne s'en cachait pas !... On pouvait les voir ces prétendues victimes. Étaient-elles assez joyeuses !... Aussi le convoi ne provoquait sur son passage que l'hilarité et le mépris, — mais aucune pitié. A peine de temps à autre quelque personne s'approchait-elle des voitures pour s'assurer qu'un ami, un parent disparu ne se trouvait pas parmi les voyageurs.

Au terre-plein du Pont-Neuf il y eut une station. Un bandouiller prononça un discours où il dit : Que les soixante colons avaient désiré, avant de quitter la mère-patrie, de s'unir par les liens sacrés du mariage et avaient reçu la bénédiction nuptiale à Saint-Martin des Champs. "Ce soir, ajouta-t-il, ils font leurs adieux à leurs concitoyens. Demain ils s'achemineront tranquillement vers le port de la Rochelle où les magnifiques navires de

la compagnie des Indes occidentales les attendent pour les transporter dans un pays, dont les immenses richesses restent sans emploi faute d'habitants. Là ils n'auront qu'à se laisser vivre et à peupler les solitudes. Voyez, assurez vous par vos yeux si cette perspective les effraye. Et gardez moi cette grosse joufflotte, a-t-elle l'air de se faire de la bile..." (Rires dans la foule).

— Et ce gaillard vis-à-vis d'elle ?...

— Il est sot ! ; dit un spectateur.

— Ça prouve qu'il a bien dit et que les colons de la Compagnie ne boivent pas de la piquette. Et maintenant en avant ! Sonnez, trompettes !

Les tapissières se remirent en marche suivies d'une multitude qui criaient : A la ohienlit !...

Au carrefour Buoi, il y eut encore une halte, qui cette fois fut causée par l'encombrement. Dans cet étroit espace se jetèrent, entre les voitures, quantité de gens sortis de chez un marchand de vin pour serrer la main aux voyageurs. Ceux-ci répondirent avec empressement à ces démonstrations amicales. Le marchand de vin et ses garçons apportèrent des plateaux chargés de verres : — on fraternisa.

Les bandouillers, immobilisés à la tête et à la queue du convoi, ne purent s'opposer à ce commencement de désordre. Ils eurent beau crier, prier, ordonner, c'étaient des gêneurs, des empêchours de danser en rond, on ne les écouta pas. Empêchez donc des pochards d'accepter "des politesses offertes" par un marchand de vin... Est-ce que c'est possible ? Bientôt les colons et leurs femmes se mêlèrent aux amis du carrefour Buoi. Les uns sautèrent des voitures sur le pavé, des étrangers grimperent à leurs places, des femmes, pour descendre, se laissèrent tomber dans les bras qui leur étaient tendus, d'autres saisies à la taille par derrière furent enlevées sans résistance, ayant assez affaire dans cette oubute de se maintenir en équilibre.

Ce fut ainsi que Chant-d'Oiseau, qu'une tristesse morne clouait à son banc, se trouva tout à coup emportée. Le polisson qui l'avait quittée pour aller boire voulut la reprendre en criant :

— Ah ! mais, monsieur ! Ah ! mais... c'est ma femme !... Laissez ma femme !

Il reçut pour cela un coup de poing sur le nez et un coup de pied, plus bas, au côté opposé, qui lui firent faire la pirouette et pousser des hurlements.

Le tumulte était au comble. Les bandouillers n'osaient quitter leurs chevaux pour défendre les tapissières. Ceux de devant avaient beau faire caracolier leurs montures pour s'ouvrir un passage. La foule, ainsi menacée, s'irritait et devenait menaçante. Alors un cavalier se détacha de l'escorte et alla réquérir les sergents du poste le plus voisin. Un moment d'indescriptible confusion régna au carrefour. Les voitures étaient envahies par la foule et disparaissaient sous elle. Mille clameurs confuses mettaient en émoi le quartier et s'entendaient jusque sur les quais. Le marchand de vin à demi écorché voyait sa boutique au pillage.

Enfin les sergents arrivèrent par la rue Saint-André des Arts. Aux rires succédèrent alors les cris d'effroi et de douleur. Il y eut une pression horrible et les quatre rues aboutissantes ne purent suffire assez tôt au dégagement du carrefour. Le public se jeta comme il le put dans les allées, dans les boutiques, tandis que les spectateurs des fenêtres, indignés, criaient : A bas les banqueroutiers ! A bas les sergents !

Cependant les voitures furent bientôt dégagées et les bandouillers vexés restèrent maître du champ de bataille. Beaucoup de Mississipiens, complètement ivres, les attendaient adossés

contre les murailles. Les femmes, plus que chiffonnées, les accueillaient en libérateurs ; préférant le sabre de la dictature aux bousculades de l'anarchie.

— Tout le monde en voiture ! criaient les bandouillers.

— Ah ! oui, mon général, faisait un pochard, ce n'est pas tout de l'dire. C'est bien loin, c'est bien haut la voiture !...

Il y eut une douzaine de ces ivrognes qu'il fallut hisser dans les tapisseries.

Lorsqu'on eut fait appel aux retardataires, un des recruteurs passa ses voyageurs en revue et les compta. Il constata que plusieurs manquaient à l'appel : trois hommes et deux femmes. Ces dernières étaient la petite mendicante et Chant d'Oiseau.

L'ordre du départ fut donné et les voitures, sans fanfares et au trot, furent dirigées vers une grande auberge, hors barrières, sur la route du Maine. Des charrettes y attendaient les voyageurs pour les transporter au port d'embarquement.

Le même jour, dans la soirée, maître Aulus avait la satisfaction d'annoncer à mademoiselle de Fulda que son procès était gagné, grâce aux preuves découvertes par le docteur Ratiboule.

Elle allait donc réunir à sa fortune personnelle, déjà considérable, les biens que son oncle n'avait pu vendre ou aliéner. Cette opulence ne parut point l'éblouir. Elle se serait contentée de moins de richesses ; et elle était particulièrement heureuse d'en avoir fini avec la chicane et la justice et d'avoir ainsi recouvré son entière liberté.

Mais sa joie resta sans éclat et le soir ses femmes, en la déshabillant, s'étonnèrent même de la voir triste. Que pouvait-elle donc souhaiter encore cette jeune fille comblée de tous les biens : beauté, noblesse, fortune, jeunesse, santé, liberté ? Que lui manquait-il pour être heureuse ? Pourquoi soupirait-elle ? Les femmes se dirent entre elles :

— C'est qu'elle songe sans doute à son amoureux.

Eh bien non, ce n'était point cela. Emmeline soupirait en se demandant ce qu'était devenue sa petite fiancée qu'on n'avait encore pu retrouver.

TROISIÈME PARTIE — CARTOUCHE EN FAMILLE

I

EN CONVALESCENCE

— Eh bien ! daron, comment cela va-t-il ce matin ? Ces reins et ces jambes sont-ils toujours hors d'usage ?

— Nous allons voir cela, docteur. Je me tâte. J'ai fait vraiment des sauts terribles, et je me suis senti brisé.

— En pareil cas ce sont les lésions intérieures qui sont à redouter, dit Ratiboule, et je n'en trouve pas la moindre ; tu as la souplesse élastique d'un chat. Postel, lui, a voulu rester debout et à cette heure il paraît qu'il est plus mal que toi, ce pauvre diable.

— Eh ? comment dis-tu ? interrompit Cartouche.

— J'ai dit « pauvre » diable, mon ami. Je trouve à plaindre cet homme parce qu'il est brave et intéressant.

— Il nous fera rouler en Grève.

— Si quelqu'un y parvient, ce sera lui. Il faut s'attendre qu'aussitôt sur pieds il va reprendre la lutte avec une nouvelle énergie. Imbert m'en a fait prévenir, il n'y a plus de sûreté maintenant où nous sommes. D'Argenson est décidé à requérir

du ministre de la guerre un régiment d'infanterie et un escadron de cavalerie pour cerner nos repaires. Déjà, rue Saint-Antoine, il y a eu un déplacement de forces inaccoutumé. Tâche donc, mon cher daron, de transporter ailleurs tes pénates. Prends des vacances.

Tandis que Ratiboule parlait, Cartouche se levait et s'habillait en disant :

— Allons, je suis ravigoté et ce ne sera pas Samson qui me fera mon affaire.

— Ça va-t-il ? demanda Balagny... J'ai une proposition à te faire, entre la poire et le fromage. Si Ratiboule te trouve assez solide, nous mettrons dès aujourd'hui mon projet à exécution.

Lorsque le café fut pris, le daron fut invité par son lieutenant à monter avec lui dans sa chambre. Là il lui montra un portefeuille rebondi.

— Voilà, mon cher, ce qui nous reste en papier des six millions de lord Delwott ; avec cela et nos ceintures garnies d'or nous pouvons, si tu le veux, partir en villégiature. Je possède en Champagne, à Bray-sur-Seine, une modeste maison et un bout de jardin, mon héritage paternel, nous irons y planter des choux en attendant que le zèle de d'Argenson se soit calmé.

— Accepté, fit Cartouche, j'ai soif de repos.

— Eh bien, quand partons-nous ?

— De suite, c'est le mieux. C'est dans cette prévision d'une longue absence que j'ai versé ma bourse dans les mains de Vénus. Nous partons sans rien dire à personne. Pas de bagage, c'est inutile. Mais où est situé ton village et quelle route prenons-nous.

— Bray-sur-Seine se trouve entre Provins et Montereau. Nous louerons une voiture à Gentilly pour jusqu'à Corbeil. Là nous nous arrangerons pour gagner Fontainebleau et de là encore Montereau. C'est trois petites journées de voyage dans un joli pays, avec une route royale superbe.

— Allons ! fit gaiement Cartouche, détalons. Nous souperons ce soir à Corbeil.

Tous deux quittèrent le « Pistolet », sans mot dire de leur dessein. Dans le quartier des Halles ils prirent la voiture d'un messenger de Gentilly, mais, au moment de s'embarquer, ils rencontrèrent un fanfreluche de distinction que nous n'avons pas encore pu présenter à nos lecteurs, mais avec qui nous ferons bientôt connaissance. Ce camarade était le Chevalier.

— Comment ! vous partez ? dit-il. Où allez-vous donc ainsi ?

— A la campagne, répondit Balagny. Nous allons respirer l'air pur des champs.

— Non, fit Cartouche, au Chevalier on peut tout dire, il ne le répétera pas.

— Moi ! se récria l'autre, pour les secrets je suis une tombe.

— Eh bien, mon vieux, nous sommes traqués de trop près et nous quittons la France.

— Vraiment ! fit le Chevalier avec surprise.

— Nous allons en Angleterre rejoindre notre célèbre confrère de Londres, l'illustre Jack Sheppard, qui nous attend.

Le nom de Sheppard n'était pas inconnu à Paris, et les bandits de la Seine l'avaient proclamé le Cartouche de la Tamise.

— Heureuse Londres ! s'écria le Chevalier, elle va posséder les deux plus grands hommes du monde.

Ils se séparèrent sur ce compliment.

Quelques jours plus tard tout le monde savait que Cartouche et Balagny étaient à Londres près de Jack Sheppard. Cette nouvelle rencontra étonnement et si bien que plusieurs biographes

du héros de la Courtille rapportent son voyage en Angleterre et ses relations avec les « Chevalier du brouillard. » *

II

CARTOUCHE RECONNAIT L'UTILITÉ DE LA MARÉCHAUSSEE

Nos voyageurs arrivèrent très tard à Corbeil et durent coucher dans une auberge de rouliers hors de la ville. Il faisait déjà brun quand ils traversèrent la forêt de Sénart. — Cette forêt partageait avec celle de Bondy la plus détestable renommée. L'obscurité des grands chênes qui des deux côtés bordaient la route inspirait au passant de tristes réflexions. Dans plus d'un tronc d'arbre l'œil inquiet croyait voir un malfaiteur.

— Corbleu ! fit Balagny, si j'étais voleur, je ne voudrais pas m'embusquer sur un autre chemin.

— Je lui donnerais aussi la préférence, dit Cartouche, car il est fréquenté par de riches marchands de grains et de bestiaux.

Puit, s'adressant au voiturier :

— Vous faites souvent le trajet, brave homme ?

— Trois fois la semaine, monsieur.

— Et il ne vous est jamais rien arrivé ?

— Non, grâce à Dieu, mais il en est beaucoup qui ne sauraient en dire autant. Pas plus tard qu'avant hier, il y a un "gros" monsieur de Villejuif qui a été attaqué à un endroit, un tournant, que je vais vous montrer tout à l'heure. Il était à cheval ; ils l'ont démonté d'un coup de fusil, et l'ont tué ensuite sur le bord du fossé ! ils croyaient trouver sur lui une grosse somme, mais il n'avait rien, malheureusement.

— Pourquoi dites-vous "malheureusement" ?

— Parce que, s'ils avaient trouvé la somme, ils seraient loin à cette heure, tandis qu'ils sont toujours dans le bois.

— Ah ! parfait ! s'écria Cartouche ; voilà le raisonnement d'un sage.

— C'est abominable ! fit Balagny. Mais la maréchaussée ? Que fait donc la maréchaussée ?...

— Elle ne peut être toutes les nuits dans le bois, répondit le voiturier. Tenez, messieurs, voici l'endroit, nous y arrivons.

Balagny porta la main aux pistolets qu'il avait dans ses poches.

— Ne crains rien, brave homme, dit-il, nous avons des armes et nous savons nous en servir.

— Je ne crains rien, monsieur, que pour mon cheval, car s'ils me tuent ma bête, je n'ai plus d'état.

— Allons ! allons ! fit Cartouche avec humeur, on n'attaque pas deux fois de suite au même endroit, cela ne se fait jamais ; soyez donc tranquille.

En effet, ils passèrent sans encombre, sinon sans inquiétude.

Le lendemain, de grand matin, ils cherchèrent une autre voiture pour les conduire à Fontainebleau. Ils étaient bien mis, avaient l'air cossu, et il leur fut facile de trouver un véhicule à leur convenance, c'est-à-dire rien qui fût trop beau, et les fit remarquer, et rien non plus de misérable.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

*Grandval suit cette tradition, M. Fouquier tient au contraire pour le voyage à Bray-sur-Seine.

Très prochainement nous commencerons la publication d'un autre feuilleton des plus émouvants. Dites-le à vos amis.

UNE GARDE-MALADE, S'IL VOUS PLAÎT

Il y a longtemps qu'on l'a dit : le dévouement complet, celui qui va jusqu'à l'héroïsme, ne se trouve que dans l'Eglise catholique. Seule l'épouse du Christ sait façonner des âmes prêtres pour tous les sacrifices. Tandis que ces missionnaires s'en vont affronter le martyre aux extrémités du monde ; ses religieuses meurent tous les jours dans les hospices et dans les maisons privées, en soignant les maladies les plus dangereuses et les plus rebutantes. Les sectes séparées de l'Eglise catholique ont en vain essayé de copier ce dévouement : les copies sont pitoyables. Le croirait-on ? Cette Eglise anglicane, si richement dotée par son gouvernement, n'a pas réussi à créer une institution de garde-malades. C'est un journal éminent, le "Daily-Telegraph," qui est obligé de faire cet humiliant aveu.

Il y a quelques années cette feuille reproduisait une lettre de l'honorable Lewis Wingfield, frère de Lord Powerscourt. Dans cette lettre le gentleman raconte les tentatives faites par lui pour trouver une garde-malade consentant à soigner un de ses amis qui était tombé malade de la petite vérole.

Écoutez-le :

"Je me rendis d'abord, dit-il, à une institution près de Covent-Garden, où je trouvai une dame qui me reçut avec force révérences :

"— Vous voulez une garde ? mais certainement, avec grand plaisir. De quelle maladie s'agit-il ?

"— De la petite vérole.

"— Oh ! oh ! oh ! cela change la thèse. Il faut pour cette maladie un genre de femme tout différent, et que nous n'avons pas en ce moment. Désolée ! mais il ne faut pas y penser ! "

Ayant échoué à Covent-Garden M. Wingfield alla tenter fortune dans Aldersgats street. Il rencontra là une directrice qui gémit comme une fournaise et pleura comme une source.

"— Quel malheur ! dit elle ; pourquoi faut-il que nos infirmières s'arrêtent à la petite vérole ? Réclamez-les pour n'importe quelle autre maladie, et vous verrez jusques où elles portent le zèle et le dévouement. Mais la petite vérole ! ce serait trop leur demander et attendre d'elles. J'espère que vous trouverez quelqu'un, je le souhaite de tout mon cœur ; mais vraiment, voyez vous... allons, bonjour. Je suis vraiment désolée, oui désolée."

Et l'excellente directrice ne cessait de gémir et de pleurer !

Après avoir essayé en vain des laïques, M. Wingfield se tourna vers les écoles protestantes de l'établissement du Strand. Il fut accueilli par une matrone de bonne mine, vêtue de bleu, avec une énorme croix d'argent sur la poitrine et une coiffure vénérable.

"Ah ! pensai-je, voilà qui va mieux ; j'ai mon affaire, ce sont là de vraies sœurs de charité. Mais à peine les paroles fatales s'étaient elles échappées de mes lèvres, qu'au sourire fit place une expression de douloureux étonnement. On se demandait comment j'avais pu présenter une pareille requête. On m'avoua que plusieurs des saintes filles de la maison étaient inoccupées, mais qu'aucune d'elles ne tenait à se trouver en présence de ce terrible fléau appelé la petite vérole."

Ici M. Wingfield avoue que le désespoir s'empara de lui.

"— Comment ! s'écria-t-il, je ne trouverai personne consentant à soigner mon ami ! Pourquoi alors le gouvernement de la reine ne désigne-t-il pas un lieu quelconque, la lande de Voking, par exemple ? On y déporterait en masse les victimes de la petite

vérole et des autres maladies contagieuses, et là elles seraient étranglées, délivrées de leurs misères et enterrées loin de tous les regards."

Sur ces entrefaites quelqu'un conseilla à M. Wingfield de s'adresser à une communauté de religieuses catholiques. L'honorable gentleman avoua qu'il goûta médiocrement cet avis. Les religieuses protestantes l'avaient profondément dégoûté de toutes les religieuses. Il avait assez de la matrone vêtue de bleu, avec la croix d'argent sur la poitrine et se scandalisant qu'on osât lui demander une garde-malade pour une personne atteinte de la petite vérole. Sans doute il allait rencontrer des sœurs grises catholiques jouant comme les sœurs bleues protestantes à la dévotion. Cependant comme il n'y avait pas grand mal à essayer, il se rendit à l'établissement catholique.

"Quelles furent, dit-il, ma surprise et ma joie, quand la supérieure s'écria vivement : Un mauvais cas de petite vérole ? Mais c'est notre affaire. Pauvre garçon ! Mais bien sûr, je vais vous envoyer quelqu'un tout de suite.

"Les bons services de la religieuse ne furent pas utilisés, continua M. Wingfield, car au même instant on m'informait qu'une place était vacante dans un hôpital ; mais j'ai cru devoir rendre hommage à la vérité. Cette même vérité m'impose peut-être le devoir de dire que je ne suis pas catholique romain."

Si telles sont des garde-malades chrétiennes en définitive, qu'attendre des libres penseuses dont on est en train d'orner tous nos établissements charitables ? Elles désertent en masse, ou mourront de frayeur dès qu'une maladie vraiment dangereuse fera des victimes un peu nombreuses autour d'elles. Demander à une femme, jeune, jolie, mariée ou à marier qu'elle s'expose à perdre sa beauté, sa santé ou sa vie pour soigner la petite vérole, c'est lui demander trop à moins qu'on n'ait le ciel à lui offrir. Et comme nos libres-penseurs ne croient pas au ciel on voit la conclusion.

Ah ! messieurs, profitez du dévouement de ces pauvres olé-ricales, ou du moins, si vous n'en voulez pas absolument pour vous, permettez aux autres d'en profiter.

Une histoire pour finir.

Après avoir visité un asile de vieillards partagé en deux sections dont l'une était dirigée par des religieuses et l'autre par des gardes-malades laïques, le docteur X... écrivit au président du bureau de bienfaisance qu'il fallait absolument donner, pendant quelques semaines, un doigt de bon vin aux pensionnaires les plus fatigués.

Le directeur répondit que ce vœu avait été prévenu et que deux paniers de vin de Bordeaux avaient été envoyés récemment aux deux sections de l'asile.

Enquête faite, il se trouva que les vieillards soignés par les religieuses avaient reçu plusieurs rations du bienfaisant liquide. Quant aux pensionnaires des garde-malades laïques, ils n'avaient bu que l'eau rougie connue sous le nom "d'abondance" en usage dans l'asile. Et cependant le panier qui leur était adressé était arrivé à destination. Qu'était-il devenu ? on n'a jamais pu le savoir.

J... G...

Trois procureurs qui s'en retournaient chez eux à la campagne rencontrèrent un charretier. Les procès avaient donné ; ils avaient plumé les pauvres plaideurs ; aussi étaient-ils d'humeur joyeuse.

— Mon ami, dirent-ils au charretier, pourquoi votre premier cheval est-il si gras et ceux qui le suivent si maigre ?

— C'est, dit le charretier qui les connaissait, que mon premier cheval est procureur et que les autres sont ses clients.

Un seigneur de la cour de Louis XIII entrant dans une église prit de l'eau bénite et en offrit à une dame. La dame tendit le bout des doigts et montra une main fort maigre, fort ridée, très laide enfin. Cela n'empêchait pas que la dame portait à l'annulaire un magnifique diamant.

Le seigneur, qui se connaissait en pierreries, ne put s'empêcher de dire à mi-voix :

— J'aimerais mieux la bague que la main.

Ocroirait on que ce mal appris portait au cou le collier de l'ordre du Saint-Esprit !

La dame le regarda en face et dit :

— Et moi j'aimerais mieux le liou que la bête.

NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, à tout nouvel abonné, nous donnerons en prime la collection complète du FEUILLETON contenant les ouvrages suivants :

POUR UN AN : — UNE PIASTRE

L'Homme des Grèves — Le Crime d'un Autre — L'Amour à L'Épée — Un Noviciat — La Vengeance d'une Mère — Galanterie mal Récompensée — La Main Mystérieuse — En Temps de Guerre — La Cible de Guido Ventura — Fidèle à sa Tombe — La Réprouvée — L'Influence de L'Amour — Le Dérèglement d'une Épouse — Insurgé contre la Morue — le commencement du ROI DES VOLEURS maintenant en cours de publication, et LA FILLE DE MARQUERITE. — Ce dernier feuilleton, à lui seul, embrasse plus d'une année de notre journal.

POUR DEUX ANS : — DEUX PIASTRES

Tous les ouvrages ci-haut mentionnés et les suivants : — LES DRAMES DE L'ARGENT — LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

POUR TROIS ANS : — TROIS PIASTRES

Tous les feuilletons ci-dessus et les suivants : — UNE VENGEANCE DE PEAU ROUGE — LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME — LA GRANDE HALTE — LE TESTAMENT SANGlant.

POUR QUATRE ANS : — QUATRE PIASTRES

Tous les ouvrages complets ci-haut nommés et les suivants : — LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN — LA DAME DE PIQUE — EXILI L'ENPOISONNEUR.

Nous n'envoyons aucune prime si le commencement d'un ou deux feuilletons avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés d'une année ou plus recevra en prime toute la collection ci-dessus énumérée et, en plus, le journal pendant un an.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986.

No 475 Rue Craig, Montréal.